

[Inédit pour un projet de colloque ou d'ouvrage à Aïn Sefra]

## **Chevauchées et traces Isabelle Eberhardt dans les Lettres algériennes**

Christiane Chaulet Achour  
Juin 2015

Évoquer Isabelle Eberhardt à Aïn Sefra, c'est réaliser un rêve d'accomplissement sur le lieu même où elle disparut si jeune et pourtant si expérimentée déjà. J'ai choisi de faire apparaître sa silhouette ainsi que son parcours et son œuvre à travers des pages d'écrivains d'Algérie qui l'ont évoquée, de façon plus ou moins prégnante. Qu'ont-ils retenu d'elle ? L'écrivain(e)<sup>1</sup>, "la" journaliste, le reporter ou la femme singulière dont l'expérience de vie est unique ? Je ne rappellerai pas ce qui est connu de son parcours de vie, excepté son dernier voyage en Algérie car il habite les textes dont je vais parler. Je privilégierai aussi les femmes qui, dans leur écriture, ont inscrit son aventure dans leur propre écriture, l'élisant comme le miroir de leurs désirs, tentatives ou réalisations.

Deux noms d'écrivains, tout de même, au seuil de mon intervention.

Celui de Tahar Djaout qui rend compte dans l'*Actualité de l'émigration*, en 1986, des deux livres publiés alors chez Liana Levi, *Sables ou le roman de la vie d'Isabelle Eberhardt* de Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, et *Yasmina et autres nouvelles algériennes*, recueil de la plupart de ses nouvelles :

« Isabelle Eberhardt, femme au destin en forme de météore, écrivain controversé, continue à susciter intérêt et fascination [...] Pour apprécier les nouvelles d'Isabelle Eberhardt, il convient sans doute de les situer à la fois dans leur époque et dans l'itinéraire passionné et généreux de leur auteur<sup>2</sup>. »

Le nom d'Isabelle Eberhardt surgit également dans le roman autobiographique de Jean Sénac, en 1989, avec le qualifiant complice et affectueux de « ma folle du désert », aux côtés des noms de Genet et d'Artaud, trois noms lourds de symboles pour Sénac. Elle n'est pas intégrée dans les autres ensembles de noms du roman, étudiés par ailleurs. Et elle ne fait pas partie, non plus, des écrivains d'Algérie par rapport auxquels Sénac prend ses distances mais qu'il ne renie pas :

« Et pour peu qu'on s'intéressât à la littérature, on perdait pied dans une gloire sans remords. Louis Lecoq, Louis Bertrand, Robert Randau magnifièrent la geste truculente des pionniers : les Pascualète, Pépète, Cassard ; Audisio nous assurait de l'éternelle jeunesse de la

---

<sup>1</sup> En règle générale, j'utilise le féminin, écrivaine. Cela ne se justifie pas pour Isabelle Eberhardt tant elle s'est désignée elle-même au masculin.

<sup>2</sup> N° 66 du 3 décembre 1986, « *Yasmina* – Isabelle restituée ».

Méditerranée ; Brua, Fréminville, Grenier, Camus, Clot, Roblès, Roy, Galliéro nous persuadaient que nous étions les jeunes dieux de ce rivage<sup>3</sup>. »

La qualification sans commentaire de Sénac peut être éclairée par l'appréciation de Tahar Djaout sur le « classement » de cet écrivain : « premier écrivain algérien de langue française » ou « écrivain européen indigénophile. »

Le second qualifiant entraîne dans son sillage la notion d'exotisme. Non l'exotisme de pacotille qui met des signes convenus sur un pays mais l'exotisme, au sens fort du terme, qui traduit en écriture une expérience existentielle qui tient l'équilibre entre l'appartenance d'origine et l'appartenance nouvelle désirée. C'est bien ce qu'affirme Tahar Djaout :

« Ce qui différencie radicalement Isabelle Eberhardt des autres écrivains français séduits par le désert, comme André Gide par exemple, c'est qu'elle a renoncé à tous ses antécédents, ses vieilles attaches européennes pour vivre quotidiennement et jusqu'à la mort cette fascination qui n'était pas dénuée de douleur. [...] En outre, l'auteur de *Yasmina* possède une connaissance des coutumes et de la culture algériennes qui la distingue résolument des écrivains de passage. Cette connaissance est une connaissance de l'intérieur. »

Sénac et Djaout expriment les deux pôles d'empathie que l'ensemble des écrivains algériens ont éprouvé pour cette femme : une appropriation – elle a fait corps avec un pays dans sa composante dominée alors, la leur – ; et une appréciation, plus littéraire – elle a une position singulière dans les lettres algériennes.

Si l'on regarde maintenant du côté des femmes, peut-on trouver une inscription d'Isabelle Eberhardt différente, plus marquée dans les textes que ces allusions que nous venons de citer ?

Les textes des quatre écrivaines que nous allons parcourir sont écrits entre 1986 et 2005. La tentation serait de les suivre chronologiquement. Toutefois il est plus judicieux d'aller des citations-traces, équivalentes aux précédentes, aux citations prégnantes.

### ***Traces : femme de sable et de vent***

En 1986, Dans *Lettres parisiennes*, échange épistolaire entre Nancy Huston et Leïla Sebbar, cette dernière cite assez longuement I. Eberhardt dans une de ses missives. Les deux écrivaines échangent les noms de leurs admirations littéraires et Leïla Sebbar donne une courte biographie pour inciter son interlocutrice à la lecture de l'œuvre. Elle retient les informations les plus connues en une série de formules montrant que ce qui l'a frappée, c'est bien la personnalité dont elle retient les traits qui ont fait mouche pour elle :

« Isabelle Eberhardt est une femme singulière, à la fois aventurière et mystique. [...] Isabelle vit seule avec des Arabes de rencontre et se convertit à l'islam. Elle traverse l'Algérie à cheval, habillée en cavalier maure avec pantalons bouffants, bottes et burnous. [...] Elle prend le temps aussi d'épouser un Arabe, un spahi grâce à qui elle obtient la nationalité française. Elle signe ses livres d'un pseudonyme : Si Mahmoud et parle d'elle au masculin. [...] les mystiques et les saintes m'attirent comme les guerrières [...].<sup>4</sup> »

Première esquisse qui met le doigt sur ce qui retient l'écrivaine française née en Algérie, la marginalité, l'attrait pour les Arabes et l'islam soufi. L'intérêt est affirmé mais il n'y a pas

---

<sup>3</sup> Edité à titre posthume alors que le manuscrit date de 1961. *Ebauche du père*, Gallimard, 1989, p. 163. La mention d'I.E. figure dans les premières pages du roman.

<sup>4</sup> Nancy Huston et Leïla Sebbar, *Lettres parisiennes*, B. Barrault, 1986, pp. 65-66.

véritablement de généalogie littéraire revendiquée, plutôt une curiosité signalée qu'elle veut partager.

Il en va autrement en 1999 de la trace de ce nom dans un texte particulièrement cité et connu d'Assia Djébar, dans *Ces voix qui m'assiègent*, « Entre corps et voix ».

Revenant sur son parcours d'écriture et de création et ayant introduit dès le début du texte la référence au « désert ancestral », le dernier tiers a pour titre, justement, « Repères dans le sable ancestral ». On y lit :

« Le sable, je n'ai pas encore couru au désert  
Isabelle, dès le début de ce siècle  
En grandes foulées avides  
Elle, l'aventurière  
La rimbaldienne des ksours et des oasis  
La convertie "dans l'ombre chaude de l'islam"  
comme on a dit pour elle,  
En quelques années rapides de sa jeunesse  
de son ivresse  
Isabelle nous a toutes précédées...

Ecriture de sable pour celle qui, à la fin, s'est noyée  
La miraculée  
La ressuscitée.  
Mon sable à moi sur des décennies  
S'effeuille dans la voix de cendre  
Des ancêtres<sup>5</sup>. »

Courte citation mais assez lourde de sens... « Isabelle nous a toutes précédées », « nous les Algériennes » qui ont pris le départ, qui ont pris la plume. Ici, clairement se dessine une généalogie littéraire<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent*, Albin Michel, 1999, pp. 15-16.

<sup>6</sup> C'est toutefois la seule mention d'I. Eberhardt. Dans la généalogie littéraire qu'elle se construit, Assia Djébar retient plus volontiers Fadhma Amrouche, la mère de Taos et Jean Amrouche. A la page 196 et sq. du même ouvrage dans « Etrangères étrangères », elle ne la cite pas. Elle ne figure pas non plus dans son cortège de morts dans *Le Blanc de l'Algérie* en 1995.

### *Ailleurs qu'au désert : braver les interdits*

Il revient à Maïssa Bey d'établir une complicité avec elle, dans sa ville d'origine, Ténès<sup>7</sup>. Les points d'information sur le passage d'Isabelle Eberhardt à Ténès s'inspirent sans doute du très attachant livre de Robert Randau, le père de l'Algérianisme, livre qu'il a consacré à la jeune femme, née à Genève cinq années après lui qui était né à Alger en 1872<sup>8</sup>. A Ténès, il a 30 ans et Isabelle en a 25<sup>9</sup>.

Essaimant des informations biographiques, Maïssa Bey les interprète, livrant ainsi sa « version » de la position marginale de la jeune femme :

« Ténès. Traversée accidentellement par une femme venue d'un pays lisse et neutre. Peut-être trop lisse. Trop neutre pour une femme comme elle. Pour une bâtarde nourrie de laits amers, trop amers.

J'aime cette ville. J'aime l'idée de cette ombre parcourant les rues. Ombre de femmes parcourant près d'un siècle plus tôt, les rues de mon enfance. »

Sa fascination pour elle naît de ses lectures :

« Il y a eu les histoires lues, des histoires de départs et de fuites, de déracinements, ou plutôt d'enracinements, de déserts, de vents impatientes et sauvages, de sables, d'espaces lumineux et chauds, d'aventures et de rencontres, de déguisements, de révélations mystiques, de conversions, de déluges, de noyades.

---

<sup>7</sup> Ce texte m'a été envoyé par Maïssa Bey. Il n'a pas été édité : il a été écrit et dit lors de l'invitation en France d'une association culturelle en 2004.

<sup>8</sup> De son vrai nom Robert Arnaud, il publie, en 1945, chez Charlot à Alger, *Isabelle Eberhardt – Notes et souvenirs* (rééd. en 1989). Administrateur colonial, il a manifestement apprécié l'originalité de la jeune femme et le couple atypique qu'elle formait avec Slimane Ehni.

<sup>9</sup> Rappel biographique de ses deux dernières années de vie. *Son cinquième séjour* en Algérie est le retour tant attendu car elle a vécu l'année 1901 comme un véritable exil de sa terre : désormais française par son mariage avec Slimène Ehni, Isabelle Eberhardt n'est plus sous le coup de l'expulsion ! *Le 15 janvier 1902*, elle arrive à Bône. Elle se rend à Alger où elle fait la connaissance des Barrucand. Elle qui a toujours voulu exercé son métier de journaliste, est grandement aidée par cette amitié. Barrucand lui ouvre les portes de *L'Akhbar* et elle continue à publier des nouvelles dans différents organes de presse. Ces publications éparpillées sont les meilleures garanties pour l'édition de son œuvre future puisque, de son vivant, elle n'a jamais publié d'ouvrage. Cette activité de reporter ainsi que son besoin de voyager font qu'elle se déplace beaucoup. Fin juin-début juillet, elle visite la zaouïa d'El Hamel à Bou Saâda où elle rencontre Lalla Zeynab, une maraboute pour laquelle elle aura une grande admiration.

Le 7 juillet, elle s'installe à Ténès où Slimane a été nommé Khodja à la Commune mixte. Elle y fait la connaissance de Robert Randau<sup>9</sup>. L'atmosphère de Ténès est telle qu'elle fait de fréquents voyages à Alger et ailleurs ; ainsi le 26 janvier 1903, elle est à nouveau à Bou Saâda et à la zaouïa d'El Hamel pour retrouver le calme et la paix auprès de Lalla Zeynab.

En avril 1903, elle est accusée par *L'Union Républicaine* de fomenter des exactions dans les douars et d'avoir des actions anti-françaises, à Ténès. Slimène Ehni est contraint de démissionner. C'est alors qu'elle fait paraître, le 27 juillet 1903, l'article autobiographique dans *La Petite Gironde*, dont nous parlions précédemment.

En septembre 1903, le journal, *La Dépêche algérienne* l'envoie faire une tournée dans le Sud Oranais. C'est lors de ce périple, en octobre 1903, qu'elle fait la connaissance de Lyautey. Elle passe l'hiver à Figui.

En mai 1904 : elle part pour le sud-ouest et passe l'été à Aïn Sefra, Colomb Béchar et à la zaouïa de Kenadsa. Mais à la fin de l'été, malade, elle renonce à partir plus au Sud et rentre à Aïn Sefra où elle est hospitalisée.

Le 21 octobre 1904, elle sort de l'hôpital et rejoint Slimène dans une maison qu'elle a louée au bord de l'oued. Mais une crue subite de l'oued l'ensevelit sous les décombres ; Slimène parvient à s'enfuir. Le corps d'Isabelle est retrouvé deux jours plus tard et est enterré au cimetière musulman. Près du corps, dans la maison, est retrouvé un sac contenant des manuscrits plus ou moins endommagés par la boue et qui sont confiés à Barrucand. Le cinquième séjour d'Isabelle Eberhardt a duré 21 mois. Il semble qu'alors, son installation était définitive.

Elle, Isabelle. Maintenant, en écriture, ombre retrouvée, reconnue, nommée. Quelque vision peut-être, entrevue dans la fragile lueur d'un matin, dans le pas entendu aux confins d'un rêve étranger surgi de ces lectures mêmes. »

Le texte de Maïssa Bey est parsemé de citations d'expressions de Rimbaud et le titre lui-même est emprunté, comme elle le signale, à Pablo Neruda : « Des rêves pareils à des cavaliers noirs ».

Modèle d'audace, superposé *a posteriori* à l'enfance à Ténès mais aussi modèle né de la forêt de ses lectures, la fascination s'affirme pour le mystère de « la cavalière », de la femme hors normes, de celle qui n'a pas hésité « à tenter de franchir les portes interdites ». Il est trop facile et superficiel, laisse-t-elle entendre, de nommer ce don de soi dans l'espace de l'autre, « désir d'orient » : ambigüité de l'expression entraînant immédiatement l'exotisme de surface et ne disant rien de sa recherche existentielle :

« Mais elle, Isabelle, ou Mériem, ou Nicolas, ou bien encore Mahmoud, homme ou femme, chrétienne ou musulmane, illuminée ou simplement lucide, anarchiste, libertaire ou en quête d'absolu, à la recherche d'improbables racines, qu'a-t-elle trouvé ? A-t-elle fini par rejoindre, à Ténès, Aïn Sefra ou ailleurs, la cohorte de ceux qui n'ont dans les mains, dans les mots, que leurs "rêves pareils à des cavaliers noirs" ? »

Différemment d'Assia Djebar mais semblablement, Maïssa Bey revendique une parenté, un lien généalogique des écrivaines algériennes avec elle et, de façon plus générale, avec les écrivaines qui ont choisi la rupture, en dehors des cadres convenus et acceptés.

### ***Tresser Isabelle-Mahmoud à l'écriture***

C'est évidemment cette dernière tentative d'assimilation profonde qui est la plus significative et la plus troublante. L'écrivain qui devient personnage de fiction acquiert alors une force pérenne d'être inscrit dans une écriture contemporaine. C'est ce que font, très différemment, Leïla Sebbar et Malika Mokeddem.

Nous avons vu précédemment la première incursion dans le partage d'I. Eberhardt avec Nancy Huston dans la correspondance de 1986. L'écriture du recueil de nouvelles de Leïla Sebbar, *Isabelle l'Algérien – Un portrait d'Isabelle Eberhardt*<sup>10</sup>, réécrit les données connues mais en prolonge les échos de deux manières.

Tout d'abord en procédant, comme dans son premier texte de 1986 mais avec une connaissance approfondie qui s'est enrichie de tout ce qui s'est écrit sur cette personnalité en vingt ans, à un récit biographique qui forme le premier texte qui n'est pas une nouvelle à proprement parler. Sous le titre de l'appellation dont on dit qu'elle était celle de Lyautey, « Cette bonne Mahmoud », Leïla Sebbar parcourt à nouveau cette vie, en commençant par la fin – « Il est sauvé des eaux, elle meurt » – en l'accompagnant de personnages qui observent Isabelle de biais en quelque sorte, comme le mokhazni ou Lyautey et en finissant sur une note amoureuse : « Un mois après la catastrophe d'Aïn Sefra, avec les hommes de son bataillon, le lieutenant Paris a retrouvé le manuscrit d'Isabelle Eberhardt maculé de boue et une lettre à Slimène, son Zouizou, Zizou. » Entre temps, la halte incontournable a été faite, mais à travers une chaîne de regards dont on peut donner un exemple : L. Sebbar racontant Lyautey écoutant Isabelle racontant Lella Zeyneb, la célèbre maraboute de la Zaouïa d'El Hamel. Tous les

---

<sup>10</sup> Très beau livre, accompagné des dessins de Sébastien Pignon, ce recueil de nouvelles est édité à Paris, Al Manar, dans la collection « Nouvelles et Récits du Maghreb », en 2005.

personnages qui fascinent Leïla Sebbar quand elle s'intéresse à une Algérie passée sont là avec une prédilection pour les différents « militaires », les marginaux et les exceptions de la société coloniale.

L'autre manière de dresser un portrait d'I. Eberhardt est de puiser ici et là dans ses nouvelles ou ses notes de route, des personnages, des lieux et des anecdotes auxquels elle redonne vie en les réécrivant à sa manière et en les prolongeant, au-delà des textes d'I. Eberhardt. Comme le dit la 4<sup>ème</sup> de couverture : « On entend la voix et les mots des humbles (soldats indigènes, paysans, bagnards, nomades, prostituées, légionnaires) et des dignitaires qu'elle a croisés (officiers de Saint-Cyr dans les Bureaux arabes, chefs de confréries musulmanes, fils de grande tente, hommes de lettres « algérienistes »). On entend aussi le Spahi Slimène, le mari d'Isabelle, Lyautey, Lella Benben à Alger, Lella Zeyneb à El Hamel. » Dire qu'on entend ces voix est un peu abusif puisque tout passe par le filtre d'une instance narratrice omnisciente, véritable guide des significations à engranger, constante d'écriture de L. Sebbar. On retrouve aussi les lieux de prédilection de ses différents écrits, en partie ceux d'Isabelle Eberhardt, les cafés, les lieux de culture, les lieux d'amour dans un univers de l'Algérie traditionnelle et des « territoires du Sud ».

L'inscription d'Isabelle Eberhardt chez Malika Mokeddem est tout à fait différente. Dans *Le Siècle des sauterelles*, de 1992<sup>11</sup>, elle est une référence fondatrice de la protagoniste et éclaire le désir de création de la romancière. Tout fait écho : le parcours et la halte, Kenadsa, Aïn Sefra et le désert, Yasmine et Mahmoud. Car les « noms » d'I. Eberhardt ou de ses personnages sont attribués aux deux protagonistes : la fille au nom de Yasmine et le père au nom de Mahmoud. La référence est encore renforcée par le nom de la mère qui est assassinée au début du roman, Nedjma, rattachant ainsi Isabelle Eberhardt à la lignée du fondateur du roman algérien et maghrébin, Kateb Yacine. La citation d'Isabelle Eberhardt va des allusions les plus explicites aux analogies significatives. On note une certaine concentration à partir de la p.154 où il est question de l'éducation intellectuelle de Yasmine. Et c'est quelques pages plus loin qu'apparaît la citation explicite. Yasmine aime les histoires que son père lui raconte :

« Cependant, il est une histoire où les faits semblent avoir la même importance que le rythme de la narration, c'est celle de la *roumia* Isabelle Eberhardt. Isabelle lui est un mot oiseau aux ailes longues et légères, d'un bleu azuré. « Isa » ne diminue *'aziza* que pour mieux rester au plus tendre de son cœur lovée. Isa gazouille, belle déploie ses deux *l* et, comme une hirondelle, envole son chant. Eberhardt est âpre et violent, comme un râle de vent de sable, comme la furie des crues des oueds. Pourtant, à l'évocation de ce nom, un doux songe de filiation englobe sa raison. Un songe où une femme marche et écrit. Une *roumia* habillée en bédouin et nimbée de toutes les étrangetés. Alors, déguisée en garçon et mue par une singulière envie d'identification, Yasmine marche sur ses traces, dans la même contrée et dans l'écrit. D'ailleurs Mahmoud le sait bien, qui lui conte souvent, la *roumia* Isabelle Eberhardt. Et lorsqu'il lui parle d'elle, les yeux de Yasmine se dilatent d'intérêt et sa respiration se bloque comme si tout son être se tendait vers cette femme. Comme si à l'appel du récit, elle cherchait à parfaire, par le contact physique, son affectueuse admiration pour cette femme<sup>12</sup>. »

Pratiquement au centre du roman, ce passage éclaire les cent cinquante premières pages et guident la lecture des cent quarante suivantes. Tout prend sens et au fil des pages, on sent l'ombre portée d'I. Eberhardt que ce soit quand Yasmine est habillée en garçon, quand elle rencontre Khadidja, quand on approche d'Aïn Sefra et qu'est évoquée (p. 180) la visite au cimetière sur la tombe de la *roumia*, lorsqu'est longuement racontée la rencontre avec un juif

<sup>11</sup> Réédité en livre de poche, notre édition de référence.

<sup>12</sup> *Le Siècle des sauterelles*, pp. 157-158.

qui deviendra son compagnon de musique à la fin du roman. On retrouve même El Madjnoun à Kenadsa, à la fois ville natale de l'écrivaine Malika Mokeddem et lieu décrit dans *Sud Oranais*. Des passages semblent emprunter le style d'Isabelle Eberhardt, de la volupté à la tristesse et à la mélancolie. Progressivement, Yasmine devient conteuse, poète, chanteuse. Sa vie se raconte comme une légende, comme celle de son modèle :

« Et si, à mesure qu'elle avance en âge, ses mots plongent chaque fois plus profond en elle pour dire ses joies et ses souffrances, ils ne parviennent jamais à atteindre l'indicible mal-être qui les suscite. On dit qu'elle s'en console en arguant qu'elle vit en femme libre comme vivait son modèle, la *roumia* Isabelle<sup>13</sup>. »

Référence centrale du roman, *Le Siècle des sauterelles* consacre Isabelle Eberhardt comme figure-guide pour la liberté d'une femme et de sa création. Cette référence dynamise une écriture réaliste en introduisant une forte symbolisation de l'univers fictif proposé.

Au terme de ce parcours, il est assez évident, que c'est plus la stature exceptionnelle d'Isabelle Eberhardt que son écriture qu'ont retenue les lettres algériennes. Est-ce étonnant ? On doit rappeler, encore une fois, que l'œuvre d'Isabelle Eberhardt est une œuvre « nomade » au sens éditorial du terme. Ses textes sont dispersés car publiés de son vivant dans des revues et journaux, et toutes les rééditions ont suscité des contestations, depuis les interventions importantes de Victor Barrucand aux erreurs dues à tel ou tel manuscrit : c'est une œuvre non encore fixée et la plus accessible est aujourd'hui les quatre tomes aux éditions Joëlle Losfeld. C'est dire que l'édition critique reste à faire.

Mais au-delà de ces incertitudes éditoriales, c'est une œuvre jeune, une œuvre de débutante qui a, comme la plupart des œuvres de ce type, ses fulgurances et ses hésitations. Comme l'écrit Tahar Djaout :

« La valeur littéraire de ces nouvelles nous paraît inégale. A des pages d'un haut lyrisme succède une prose platement argumentative. Cela est sans doute en rapport avec le caractère même de cette femme hors du commun, tantôt exaltée et tantôt abattue, toujours tendue vers les grands espaces, vers un ailleurs insaisissable. »

C'est cette oscillation qui est passionnante à étudier lorsqu'on examine son écriture : ses emprunts, les influences reçues – celle de Loti par exemple que les derniers textes commencent à dépasser –, celle d'une écriture qu'on peut qualifier de picturale en la mettant en regard avec des peintres orientalistes – Eugène Fromentin, Maxime Noiré –, celle de l'influence de l'écriture du reportage sur l'écriture plus littéraire – ses textes sont une mine sur l'Algérie coloniale et sur le rapport littérature et journalisme –, celle de l'adhésion à un mysticisme religieux qui n'a pas fini de faire réfléchir.

Il n'en reste pas moins qu'il y a étroite dépendance, dans son cas, entre la vie et l'œuvre dans la fascination qu'elle exerce. Alors... « Isabelle nous a toutes précédées... », « Elle, Isabelle. Maintenant, en écriture, ombre retrouvée, reconnue, nommée », « Un songe où une femme marche et écrit. Une *roumia* habillée en bédouin et nimbée de toutes les étrangetés. Alors, déguisée en garçon et mue par une singulière envie d'identification, Yasmine marche sur ses traces, dans la même contrée et dans l'écrit ».

Pour l'écriture algérienne et, plus singulièrement, pour l'écriture des femmes, elle est une ombre vers laquelle se diriger, une audace à atteindre, un absolu sans compromis, au-delà

---

<sup>13</sup> *Le Siècle des sauterelles*, p. 279.

des assignations identitaires frileuses et amputantes. Chaque écrivaine devrait devenir... « trimardeuse<sup>14</sup> », féminin non utilisé : elle a choisi le titre de *Trimardeur* pour son unique roman laissé inachevé et que les éditions Cérès à Tunis, en le rééditant en 1997, ont présenté ainsi :

« Bien plus qu'une tentative biographique transposée, *Trimardeur* apparaît comme le miroir romanesque du cheminement d'Isabelle Eberhardt. Véritable obsession, son élaboration incessante accompagne – pendant plus de dix ans, depuis les premières tentatives en Suisse jusqu'à sa mort – la destinée tumultueuse de l'écrivain nomade ».

Isabelle Eberhardt, modèle aussi d'exigence dans l'élaboration littéraire.

---

<sup>14</sup> **TRIMARDEUR**, *n.m.* (1894 ; « voleur de grand-route », 1712 ; de *trimarder*). *Pop.* Nomade, vagabond. « *Un trimardeur, un de ceux dont l'aspect farouche met le remords au cœur des uns, la peur aux tripes des autres* » (Fr. Jourdain). C'est sous la richesse de ce substantif que je termine : il ne s'emploie pas au féminin – cette fois, on ne pourra pas reprocher à Isabelle Eberhardt de faire un usage sexué de la langue, elle ne fait qu'en suivre le code - ; il est un terme populaire – qui, mieux qu'elle, a plongé autant qu'elle le pouvait dans les sphères les plus défavorisés de la société coloniale d'alors et des habitants du grand sud ?